

fense de l'odieuse libelle dans lequel Richard Wagner, célébrant la capitulation de Sedan, a couvert Victor Hugo de ridicule, montré les soldats français dansant le cancan autour de l'autel de la République et autres gentillesse tudesques.

“Mais Richard Wagner ne suffit pas; on veut nous rendre Johannès Brahms! Ici, ce sont les moments délicieux qui sont rares, les fichus quart d'heure qui sont la majorité. Rien de plus opposé au tempérament français que cette musique inexpressive, indigeste, dont la lourdeur est donnée pour de la profondeur, que le public allemand lui-même n'a doptée qu'à grand'peine. L'élégance d'écriture, cette qualité maîtresse des grands maîtres allemands, que Wagner lui-même avait conservée jusque dans ses aberrations, fait ici complètement défaut; c'est en musique le mauvais goût boche qui s'étale si fâcheusement dans les autres arts et jusque dans l'art dramatique. Mais le nom de Brahms commence par un B; et les Allemands, un beau jour, en ont pris prétexte pour en faire l'égal des noms glorieux d'un Bach et d'un Beethoven. C'est à peu près comme si l'on faisait de Campistron l'égal de Corneille.

“Il y a, pourtant, un moyen bien simple de se régaler de musique allemande, si l'on ne peut s'en passer: c'est d'aller l'entendre en Allemagne, quand la paix sera signée.

“Mais ce n'est pas cela que souhaitent les Allemands; ils veulent s'introduire chez nous par leur musique, sachant bien que c'est leur meilleur moyen de pénétration; et des Français, imitant les Troyens, sont tout disposés à les y aider.

* * *

“Pour mettre sur leurs programmes de la musique allemande, les grands concerts ne manquent pas de mauvaises raisons: ils allèguent le goût du public, la nécessité de l'attirer pour encaisser d'indispensables

recettes. Les concerts militaires ne sont pas dans les mêmes conditions: ils s'adressent à un public naïf, qui vient entendre “la musique” et ne s'inquiète pas du programme; on lui fait entendre ce que l'on veut. Dès lors, ne serait-ce pas un devoir de considérer la musique militaire comme la voix de la patrie, destinée à mettre dans la mémoire de ses auditeurs, *avant tout*, de la musique française! Il ne semble pas que les clefs de musique y aient suffisamment songé. Ils avaient rendu populaire l'ouverture de *Poète et Paysan*, de l'Autrichien Suppé, alors que tant d'ouvertures françaises qui la valaient bien ne jouissaient pas de la même faveur. Les noms de Gounod, de Bizet, de Massenet, de Delibes, de Paladilhe, de Guiraud, ne devraient-ils pas figurer plus souvent dans leurs auditions? Un mot du ministre de la guerre suffirait pour remédier à la situation; mais le ministre a bien autre chose à faire. Il ne doit pas ignorer, pourtant, que les petites causes ont souvent de grands effets.”

LE BÉRET

Le béret des troupes alpines française fit sa première apparition dans l'armée en 1888. Alors que le shako, qui a donné naissance au képi, est hongrois, le béret est d'origine basque et béarnaise. Au XVII^e siècle, le béret complétait en Espagne la tenue des *somatens mignones*, soldats d'infanterie de montagne, qui se recrutaient en Catalogne, en Aragon et en Navarre. En 1744, Louis XV prescrivit l'organisation d'un régiment de fusilliers de montagne dont l'uniforme et l'équipement étaient imités des mignones, mais au béret les autorités préférèrent le chapeau tricorne. Il faut dire que la coiffure basque paraissait peu militaire, parce que dès le Xe siècle les clercs de l'église portaient le béret pour se préserver la tête des piqûres de mouches.